

LE DESIR SEXUEL EN LITTÉRATURE

La question littéraire de la littérature sensuelle ou de la sensualité littéraire a été posée dans toute son ampleur par Michel de Montaigne dans le chapitre V du troisième livre des *Essais* et n'a pas eu de suite dans la littérature classique.

Montaigne y évoque le commerce un peu privé des dames en un moment où d'ailleurs une débilité précoce l'en a privé. Il faut attendre le XVIII^e siècle pour que la question de la langue érotique soit posée à nouveau.

Pour Albert Thibaudet c'est Rousseau qui attache le grelot. Selon lui, la langue française est la plus obscène de toutes les langues, parce que c'est elle qui a le plus de moyens d'éviter le mot cru, de gazer avec des périphrases, d'en faire entendre d'autant plus qu'elle peut en dire moins. A cette obscénité, Rousseau, se plaît à opposer la Bible, toujours pure, parce qu'elle dit les choses comme elles sont, sans ombre ni détour.

En réalité, la question de la puissance érotique de l'écriture n'est qu'un des contours d'une question plus large, qui est celle du désir charnel. La vie le pose avec une force extrême, d'autant plus extrême qu'elle ne se débarrasse pas facilement de ses enjeux éthiques. Ce que montre Zola, c'est la vie cachée de l'homme, avec ses passions, ses péchés et ses vices, pris à l'état latent ou dans la lumière de leur assouvissement, la vie cachée de l'homme dépourvue de tout masque et de tout travestissement, et montrée par l'artiste dans sa vérité hideuse, sans souci de sublimation.

Le problème philosophiquement posé

Aristote autant que Platon prend en compte le plaisir que procurent les œuvres d'art, mais il n'en tire pas les mêmes conséquences politiques. Il distingue en particulier le plaisir esthétique du plaisir sensuel. Distinction que Cicéron analysera également. Et que saint Thomas reprendra.

Cicéron décrit les limites de l'attrait sensuel à partir de l'analyse des frontières entre le dégoût et le goût. Ce qu'analyse Cicéron, - c'est précisément la relation complexe entre la satisfaction immédiate et le plaisir esthétique. Il y a des impressions qui apportent une satisfaction immédiate aux sens, par exemple ce qui est doux, ce qui brille ou bien les formes les plus simples du rythme musical. Mais c'est aussi un fait psychologique que cette satisfaction immédiate et le plaisir esthétique peuvent conduire tout ensemble au dégoût.

Zola illustre merveilleusement ce problème.

Pour Aristote, le bonheur se compose de trois choses : la sagesse, la vertu, le plaisir. Entre ces trois éléments, il y a un ordre, une hiérarchie d'importance. La première place appartient à la sagesse, possession par l'esprit de la vérité contemplée, si précaire qu'elle soit pour l'homme. En second vient la vertu... Le plaisir n'occupe que la troisième place, il est là comme un résultat nécessaire. Le concept aristotélicien du bonheur n'est pas hédoniste, c'est une sécularisation souverainement humaniste, noble et raisonnable du Bien suprême selon Platon. La vie bonne, c'est le bonheur complet compris dans l'ordre vrai des parties qui le composent. Si on suit les Anciens, place le plaisir au dessus de tout, c'est un désordre.

La paix de l'âme qui manque si douloureusement à Renée, c'est la paix qui vient de l'ordre entre les parties, et d'une hiérarchie des valeurs. Le plaisir ne saurait venir en premier, il ne saurait pas non plus occuper l'essentiel de la vie de l'homme.

La sagesse antique tient les passions ou les affections pour mauvaises d'où l'extraordinaire énergie qu'elle déploie pour les maîtriser, les juguler. Puis, le monde chrétien va prendre le relais et faire apparaître l'importance et les mérites spéciaux de la chasteté du corps et de l'âme, face au monde de la chair, source, comme on sait, de toutes les passions, de toutes les convoitises, de tous les vices et de toutes les perversions.

La femme : le lieu naturel de la volupté

Le grelot, ici, c'est Augustin qui l'attache. Or, nous dit saint Augustin, l'amour est à la racine des passions. Saint Thomas en fait le principe qui gouverne la vie sensitive, la vie de l'appétit sensible, c'est l'amour. Saint Thomas distingue l'affectivité réglée selon la raison – l'amour qui porte vers une chose en vertu du fait qu'elle nous convient - et l'affectivité réglée selon la passion sensible – l'amour sensitif, nécessairement réglé par une affection -.

C'est l'appétit sensitif qui explique qu'il y a dans l'homme une espèce d'amour qui est d'ordre purement animal, amour exclusivement charnel et intimement lié aux sens voire exclusivement gouverné par l'attrait des sens. Cet amour là est celui auquel René se livre, absolument, dans un abîme qui va l'engloutir.

Parce que, de par sa nature même, le beau est délectable, il meut le désir et produit l'amour. C'est pourquoi c'est à Vénus que revient la victoire, pour le malheur des Troyens. Si la beauté d'Hélène est l'origine terrestre de la Guerre de Troie, l'origine divine en est « l'étourderie trifonctionnelle » du prince berger sommé de choisir entre les trois déesses. En choisissant Vénus, Paris signifie par là combien la beauté est prise dans les sens, et les liens qui unissent le plaisir esthétique et la volupté. Il signifie qu'il est esclave de l'appétit dans le choix qu'il fait et qui coûtera bien cher aux siens.

Homère a connu le jugement de Paris et les conduites qu'il attribue aux trois déesses dans la colère d'Achille prouvent qu'il en comprenait les conséquences démesurées. La femme se présente ainsi comme le lieu naturel de la beauté, voire de la volupté.

Balzac le perçoit et le met en œuvre lorsque dans les *Illusions perdues* Lucien rencontre Coralie.

« Il y eut un moment où Lucien en voyant cette créature jouant pour lui seul, (...) il mit l'amour sensuel au -dessus de l'amour pur, la jouissance au -dessus du désir, et le démon de la luxure lui souffla d'atroces pensées. « J'ignore tout de l'amour qui se roule dans la bonne chère, dans le vin, dans les joies de la matière se dit-il. (...). Voici mon premier souper fastueux, ma première orgie avec un monde étrange, pourquoi ne goûterais-je pas une fois ces délices si célèbres où se ruiaient les seigneurs du dernier siècle avec des impures ? Quand ce ne serait que pour les transporter dans les belles régions de l'amour vrai, ne faut-il pas apprendre les joies, les perfections, les transports, les ressources, les finesses de l'amour des courtisanes et des actrices ? »

Pour Zola, le corps de la femme est le lieu métaphysique de l'impureté parce qu'il est le lieu symbolique de la volupté. Alors que le plus souvent les corps décrits sont lourds, épais, gras, Renée au contraire est élégante et même Saccard souligne la finesse de ses hanches, dans un dialogue scabreux avec Maxime.

L'instinct sexuel : une interrogation morale

Il ne peut y avoir d'amour humain qui ne comporte normalement, au moins en désir, union

charnelle. Dans l'abîme des aspirations naturelles de l'homme, il y a ce paradis terrestre de la nature dont le rêve hante l'inconscient de notre race: l'amour fou entre l'homme et la femme, cette gloire et ce ciel d'ici-bas où prend réalité un rêve du fond des âges consubstantiel à la nature humaine, et dont tous les chants d'hyménée chantés le long des siècles d'autrefois révélaient la nostalgie inhérente à la pauvre humanité. Renée confond dans son pitoyable aveuglement l'aspiration légitime et la passion sinistre qu'elle éprouve pour son jeune beau-fils.

En affrontant l'instinct charnel,-dans son effort ascétique par exemple, d'abstinence ou de chasteté - l'homme s'affronte à un instinct qui est celui de son espèce, qui habite en sa personne comme un dominateur étranger et qui la tient et la tourmente avec une violence tyrannique. C'est à une force furieuse immensément plus ancienne que l'individu par lequel elle passe que la chasteté fait échec.

Il suffit de penser aux personnages de Balzac ou de Zola soumis au joug du désir sexuel : le comte de Muffat, le baron Huot.

C'est à une force furieuse immensément plus ancienne que l'individu par lequel elle passe que la chasteté fait échec. Dans l'ordre seulement naturel elle est à ce titre un affranchissement¹.

C'est précisément cette force furieuse, cet appétit, cette voracité, cette puissance appétitive que Zola s'est employé à mettre en évidence dans ses romans considérés comme les plus scandaleux ce qui a pu faire écrire à Charles Lalo que « au rebours de Platon, et avant Freud, il a fait descendre le cerveau dans le sexe ». Cet instinct de l'espèce qui est semble t-il -à l'origine de toutes les conduites dépravées et comme la racine métaphysique de l'obscénité, il en dévoile comme nul autre les mécanismes, les rouages, les implications et l'implacable fatalité.

Zola entendait chercher l'animal en l'homme. Il y avait donc de grandes chances qu'il le trouve et le mette en scène : c'est l'animalité qu'il décrit, et parfois même l'obscénité, c'est-à-dire la vulgarité animale. Omniprésent dans les deux romans, le thème de la chair se distribue selon deux grandes modalités : chair nue, chair vêtue. Chair à regarder, chair à consommer.

Un chemin du pervers à l'obscène : *la curée*

Que nous dit-il que la philosophie ne sait ou ne veut plus théoriser ? Que la chair - la chair féminine- est le lieu métaphysique par excellence de l'impureté. Que le pervers n'est pas l'obscène, mais qu'ils se trouvent l'un et l'autre dans une dangereuse proximité.

La Curée constitue la mise en scène d'un mouvement qui va du pervers à l'obscène, dans un lent mouvement dont la métaphore est la mise à nue de Renée et l'invasion de la folie Avec *Nana*, on va de l'obscène au décomposé, au pourri. Dans les deux cas, la mort est là. Mort sociale pour Renée avant la mort physique. Mort physique pour Nana qui n'est plus alors que chair pourrie, charogne.

La leçon morale de *la Curée* comme de *Nana*, mais à des degrés divers, est la suivante. Un acte humain que n'affecte aucune valeur morale, que la distinction du bien et du mal n'effleure même pas et qu'aucune mesure humaine ou divine ne vient toucher, sinon le nombre du sens, cela est pur. Un crime, un vice, un mensonge, une souillure, la méchanceté, le blasphème, cela est pur, si c'est intact, bien fait, si nul repli de la raison ne le juge et n'interrompt son mouvement. Ou tout simplement s'il est esthétique. Le comble de l'impureté dès lors, c'est la pudeur. Vêtir en soi l'animalité d'humanité les sens de raison et

¹ L'amour courtois peut s'analyser comme l'intuition de cet amour décrit en même temps qu'une tentative pour juguler cette force impérieuse.

de sagesse, c'est duplicité, hypocrisie. Les plantes dit Aristote, vivent dans un sommeil perpétuel ; parce qu'elles n'ont qu'une âme végétative, tout leur but est dans la fleur. Elles ont la bouche dans la terre, et c'est leur corolle hermaphrodite qu'elles exposent aux oiseaux du ciel, sans le moindre refoulement. Renée voudrait être plante. Comme la littérature d'aujourd'hui...

Le chaste n'est pas le symétrique inverse de l'obscène. Pour penser le chaste et l'obscène, il faut convoquer les catégories symétriques et inverses non du bien et du mal, mais comme l'a fait ce « vagabond de la philosophie » V. Jankélévitch : celles du pur et de l'impur. Il le dit tellement mieux que nous :

« le pur intemporel est inénarrable; un ciel sans nuages n'a pas d'histoire, un éternel beau fixe ne fournit pas de matière au drame ni au roman: on ne raconte que les ciels brouillés et changeants, l'innocence perdue, anxieusement recherchée, douloureusement retrouvée et aussitôt reperdue, les rectitudes du temps variable et les zigzags du devenir ».

A sa manière, Jankélévitch retrouve l'idée gidienne selon laquelle on ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments. Si l'ânerie a au moins le mérite d'être clairement exprimée, la littérature proclame plutôt le contraire, au moins jusqu'au 19^e siècle, ce qui fait déjà beaucoup. Aucun grand créateur n'a jamais cru gaspiller son génie ou décevoir le lecteur en découvrant avec joie l'existence des bons sentiments, et en les mettant en œuvre. Si beaucoup ont consacré tant de pages aux entreprises du mal ou au travail de la fatalité et souvent le laissent triompher, c'est que le mal est plus voyant, pullulant, plus visible et obsédant que le bien, et qu'il faut d'abord mesurer l'ennemi. Aussi ne travaillent-ils que pour la vertu. Dès qu'ils entrevoient sa trace ou qu'il se trouve en sa présence, on les sent heureux, soulagés, nous le sommes avec eux et la littérature n'en est pas mauvaise pour autant.

Si mystère il y a, c'est probablement que la vertu est mystérieuse.

BIBLIOGRAPHIE

Honoré de Balzac, *les Illusions perdues*, O.C. La Pléiade, vol. IV, Gallimard.

Albert Thibaudet, « Langage, littérature et sensualité » in *Réflexions sur la littérature*, II, Paris, Gallimard, 1940

Charles Lalo, *L'art et la vie, L'économie des passions*, vol. 3, Paris, librairie J. Vrin.

Wladimir Jankélévitch, *Le pur et l'impur*, Champs, Flammarion (L'ouvrage fait partie de dix livres de morale de l'auteur : *La mauvaise conscience, Du mensonge, le mal, l'austérité et la vie morale, le Pur et l'Impur, l'aventure l'ennui le sérieux, le Pardon, l'Ironie, l'Alternative, le Traité des vertus*).

Cicéron, *De l'orateur*, livre III, xxix, Les belles-Lettres.